

L'éblouissant printemps au Yunnan

Promenade en Chine du Sud, entre les rizières en terrasses et les confins du Tibet



Le colza en fleur alterne avec les premières pousses dans les rizières. Ici et là des touffes de bambous « en queue de phénix » et de la canne à sucre. Des agaves et mimosas sur le bord de la route. Et puis brusquement des vignes. A 1.700 mètres d'altitude, qui plus est sous les tropiques, pareille découverte mérite enquête. Si ce n'étaient les caractères chinois annonçant l'entreprise « Yunnan Red Wine », on se croirait presque dans le Bordelais. Une imposante grille avec sarments et dragons. Et dans la perspective d'une grande allée, une statue 1900 de marbre blanc. L'arrêt n'est pas prévu au programme de la journée. Qu'importe. Une jeune Chinoise nous fait sans façon les honneurs de la propriété d'un groupe hong-kongais. Les cuves sont à la dimension des quelque 350 hectares. Si le « rose honey » est l'un des 30 cépages les plus appréciés du domaine, nous lui préférons un cabernet-sauvignon dont le prix (15 euros) dit assez la qualité qu'on lui attache. Il arrosera notre repas du soir à 2 euros par personne : bœuf en lamelles, bœuf en sauce à la menthe, tripes aux légumes verts, champignons à longues tiges, pois et tofu frits, bouillon et riz bien sûr.

Le voyage au Yunnan commence par une halte gastronomique. Il y en aura beaucoup d'autres. Marco Polo arrivant à Kunming, la capitale actuelle, « très grande et noble », écrivait-il, avait déjà relevé la gourmandise des habitants « qui prennent le foie cru dès qu'il est sorti de la bête et le tranchent menu ; puis le mettent dans le sel et la sauce à l'ail et le mangent incontinent ». Certains Dai, l'une des 26 minorités ethniques de la province, ont toujours gardé la recette !

Un jour seulement après notre arrivée dans le Yunnan et le passage obligé dans l'extraordinaire Forêt de pierres – une vaste formation de roches karstiques aux formes tourmentées –, nous sommes projetés dans la Chine du film « Epouses et Concubines ». Jianshui, petite ville au sud de Kunming, doit son renom au temple de Confucius, le plus grand de Chine après celui de Qufu, la ville natale du maître. La salle de la Grande Perfection dit assez les heures de travail auxquelles étaient contraints les candidats aux redoutables examens mandarinaux. Mais la cité doit autant son charme aux rues bordées de galeries soutenues par des piliers de bois laqué rouge, aux vastes maisons héritées de riches marchands ou d'industriels de l'étain. Celle de la famille Zhu est de celles-là. Elle date du XIX^e siècle. Transformée en hôtel, elle ne compte pas moins de 40 cours où s'épanouissent camélias, prunus et bonsaïs. Nous enjambons les seuils des portes de lune pour aller de l'une à l'autre, oublieux de la subtile et implacable hiérarchie qui déterminait auparavant la distribution des pièces entre les différents membres d'une famille élargie. Il

faut lire Lao She ou Lin Yutang pour donner vie à cette grande demeure, entendre les rires des servantes et les sanglots étouffés d'une femme à qui l'on vient d'imposer une concubine. Reste la beauté : là une antichambre avec ses meubles de bois de fer, ici le très riche autel des ancêtres, plus loin une chambre de jeune fille avec son lit à baldaquin, ses coffres à bijoux. La demeure dispose toujours de vastes jardins et de son théâtre de plein air ouvert sur une pièce d'eau. Les chambres réservées aux hôtes sont aujourd'hui encore à la fois somptueuses et très froides en ce début de printemps.

Le chemin de fer des Français

Au petit matin, la promenade dans la ville nous ramène à la réalité. Au pied des hautes murailles qui l'entourent se tiennent les vendeurs d'oiseaux. Des hommes, leur palanche sur les épaules, vont puiser une eau très pure dans un puits vieux de 700 ans. Des femmes s'affairent à la confection du tofu dans des antres dignes du Moyen Age. Des jeunes filles en short sur d'épais collants, chaussées de bottes à talon se tordent les pieds dans la rue pavée. Des jeunes écolières, fières de leur blouson à la mode, croisent des femmes Yi ou Hani en costumes traditionnels lourdement chargées de hottes en vannerie pleines de légumes.

Le soir, les lampions rouges pour seul éclairage font de la ville de Dali un décor de théâtre. Les trois pagodes dont la célèbre des Mille Eveils du IX^e siècle ont la beauté figée des lieux où l'esprit religieux n'est plus.

C'est là l'illustration parfaite d'une Chine qui chaque jour fait le grand écart entre les traditions et la mode, entre l'archaïsme et la modernité. « Ceux qui n'oublient pas le passé sont maîtres de l'avenir », écrivait Sima Qiang il y a 2.000 ans. La Chine n'oublie pas son passé mais, dans les villes, elle le circonscrit à quelques quartiers hautement touristiques. Pression démographique et besoin d'appartements plus hygiéniques obligent.

Le Yunnan a, lui, pu sauvegarder des villes entières, Dali, Lijiang (classée au patrimoine mondial de l'Unesco), Shangri-La la tibétaine, à proximité des montagnes Meili qui culminent à plus de 6.000 mètres. « Choisirai-je le Nord/Ou le Pays des Vignes ?... » L'interrogation de Rimbaud est celle de tout voyageur au Yunnan, cette vaste province du sud de la Chine aux frontières du Vietnam et de la Birmanie. Le Sud, c'est un peu le pays des vignes mais surtout celui des incomparables rizières en terrasses, tour à tour et selon les saisons miroirs d'eau passant du



Promenade sur un lac, à proximité de la ville de Dali (ci-dessus). A gauche, joueuses de go.

bleu lapis-lazuli au marron selon les caprices du soleil, viviers à poissons, champs de riz vert tendre ou doré. La beauté de ces plissés ne peut faire oublier un instant le labeur des paysans Hani qui modèlent ce paysage jardin : pieds nus dans le froid mordant du petit matin, des femmes consolident les levées de terre, indifférentes aux dizaines de photographes. Les plus grands – dont Yann Arthurs Bertrand – se sont essayés à capter le nuancier infini des rizières autour de Yuanyang, plus belles encore dans la brume qui ce matin recouvre toute la région. Le fleuve Rouge (Yuang-jiang) les traverse. Il va rejoindre la mer dans le golfe du Tonkin, croisant un drôle de chemin de fer qui intéresse bigrement les Français de passage, priés de se replon-

le Nord-Ouest. La « cité de l'éternel printemps » exporte des fleurs par millions et un tabac réputé : il faut s'y attarder au moins deux jours pour mesurer, à une petite échelle, la vitalité de la Chine et la douceur des soirs autour du parc du lac Emeraude, où se perpétuent toutes les traditions (jeu de go, danseurs et chanteurs). Puis il faut sauter dans un avion jusqu'à Dali.

La ville entourée de hauts murs et plus loin de sommets enneigés a gardé intacts de son passé d'étape sur la route de la soie méridionale son plan en damier et ses maisons de bois fermées par des portes persiennes. Le soir, les lampions rouges pour seul éclairage en font un décor de théâtre. Les trois pagodes dont la célèbre des Mille Eveils du IX^e siècle ont la beauté figée des lieux où l'esprit religieux n'est plus.

Bouillabaisse chinoise

Alors autant s'éloigner pour partager la vie des Chinois un dimanche. Au choix, une promenade sur l'immense lac Erhai à 2.000 mètres d'altitude à proximité de Dali, avec une escale sur une île pour déguster d'innombrables variétés de crustacés et de poissons grillés. Ou bien un arrêt sur la route de Lijiang pour un bain dans des sources chaudes : les jeunes couples avec enfant unique y viennent autant pour s'offrir une bouillabaisse que pour faire trempe. Le spectacle ravirait plus d'un Marseillais : un énorme poisson sorti d'un baquet est assommé et écaillé devant le client et arrive dans un bouillon bien épicé une quinzaine de minutes plus tard. Assis sur de petits tabourets autour de grandes tables surchargées de plats, les clients se montrent gouailleurs et ripailleurs à l'envi. Quatre vieilles Tibétaines venues aux bains soulager leurs rhumatismes nous regardent avec curiosité.

Dormir dans un temple

La halte du soir est une surprise bien gardée : « Voilà ma maison », annonce le guide en arrêtant la voiture devant un petit temple transformé en guest-house. « La confusion est source de progrès », dit la calligraphie suspendue dans le salon où nous prendrons le repas du soir avec le jeune homme, sa femme et leur fille de neuf ans qui zappe sur la

TV. Discussion à bâtons rompus sur l'éducation – l'anglais est première langue obligatoire en Chine, tant pis pour les français.

Les hôtels ne sont pas le moindre des plaisirs de ce voyage qui voit se succéder des demeures traditionnelles dignes des magazines de décoration, des hôtels confortables, si ce n'est qu'ils ne sont pas chauffés, une halte dans une très chaleureuse famille Naxi dont nous partageons le dîner délicieux mais aussi les toilettes au fond du jardin la nuit. Encore une belle maison en bois dans le petit village de Shuhe à proximité de Lijiang que nous avons gagné à bicyclette au milieu de champs potagers tracés au cordeau. Le sommeil y était bercé par l'eau de multiples canaux et parfois interrompu par les bruits des sabots des petits chevaux lancés au galop.

Shangri-La, à 3.160 mètres d'altitude, sera la dernière étape aux confins du Tibet (1). Nous la gagnons par une route époustouflante qui suit les méandres du Yangzi Jiang, le fleuve Bleu des livres de géo, le plus long d'Asie avec ses 6.300 kilomètres. La veille, nous déjeunions avec un vieux professeur de musique qui, à l'ombre d'une petite église laissée par des missionnaires il y a bien longtemps, perpétue leur tradition de faire un petit vin, « bio », assure-t-il. Ce matin, nous sommes avec quelques Tibétains qui se prosternent devant le haut sommet sacré du Kawa Karpo et brûlent des fagots de genévrier devant un chorten (2). Nous les retrouvons dans le grand monastère tibétain de Songzanlin, où vivent quelque 600 moines. Les bâtiments couronnés de toits dorés constituent une petite ville à flanc de montagne avec d'innombrables salles où se croisent les moines de tous âges, les touristes venus des quatre coins de Chine, les Tibétains en pèlerinage dans cette célèbre lamaserie d'où est originaire l'un des deux « bouddhas vivants » qui ont suivi le dalaï-lama en exil. Ce matin-là tout était calme et la ferveur des Tibétains très impressionnante.

MICHÈLE LÉCLUSE

(1) Notre reportage a été réalisé avant les manifestations et la répression dans le pays.
(2) Monument religieux des pays lamaïstes.



Carnet pratique

Un peu plus petit que la France (394.000 kilomètres carrés), peuplé de 44 millions d'habitants, le Yunnan est montagneux sur 86 % de son territoire et couvert de forêts sur 25 %. L'altitude moyenne passe de 2.000-4.000 mètres au Nord à 500-1.000 mètres au Sud. Trois grands fleuves le traversent du nord au sud : le fleuve Rouge, le Mékong et la Salouen. Le Yang Tsé Kiang (Yangzi Jiang), qui prend sa source au Tibet, quitte le Yunnan au nord après un brusque coude. La province regroupe quelque 26 ethnies – « nationalités minoritaires », selon le terme en usage – sur les 65 que compte la Chine. Sa capitale, Kunming, est à la latitude de La Havane mais à 1.900 mètres d'altitude, d'où son climat très agréable toute l'année. La température moyenne du Yunnan est de 15°, avec de fortes variations entre le Sud tropical et les contreforts du Tibet au nord.

Voyage

Nous avons conçu ce voyage sur Internet avec une petite agence, Yunnan-Roads Voyages, basée à Kunming, dirigée par un jeune Français. Nous avons eu tout loisir de choisir les étapes et, sur place, d'improviser des haltes grâce à la gentillesse des guides, tous anglophones. Les trajets ont été effectués avec guide et chauffeur sur des routes généralement excellentes, avec un retour par avion entre Shangri-La et Kunming. Le voyage de dix-sept jours s'est déroulé début mars, avec un beau temps ensoleillé. Sont plutôt à éviter les mois pluvieux entre juin et septembre et, dans le Nord, les hivers rigoureux.

Hébergement

La province est très touristique et offre de bons hôtels, pour beaucoup non chauffés en hiver mais avec matelas chauffants. Il est judicieux de prendre ses repas hors des hôtels. Les guides savent conseiller les restaurants simples, excellents, très bon marché. Une occasion unique de découvrir l'infinité riche de la cuisine.

Lectures

« Le Voyage d'une Parisienne à Lhassa », d'Alexandra David-Néel, est un classique, tout comme « Le Devisement du monde », de Marco Polo. Le Yunnan de 1900 et la présence de la France ont été remarquablement décrits par le consul de France à Kunming, Auguste François, dans « Le Mandarin blanc » (L'Harmattan). Le livre du prix Nobel Gao Xingjian (qui vit aujourd'hui en France) « La Montagne de l'âme » propose un extraordinaire périple dans la Chine des villages au lendemain de la Révolution culturelle. Parmi d'innombrables romans, « Quatre Générations sous un même toit », de Lao She, et « Un moment à Pékin », de Lin Yutang, permettent de se familiariser avec la vie quotidienne de l'ancienne Chine. Enfin, « Le Voyage en Chine. Anthologie des voyageurs occidentaux du Moyen Age à la chute de l'Empire chinois » (Bouquins-Laffont) ouvre de larges perspectives sur l'ensemble du pays. Le « Guide bleu » consacré à la Chine du Sud-Ouest est indispensable pour démêler l'écheveau des minorités et le « Lonely Planet » utile pour le quotidien du voyage.